

La Transylvanie de Tony Gatlif

CÉCILE KOVACSHAZY

A QUELQUE DIX ans d'écart, le réalisateur français Tony Gatlif (né en 1948) nous offre deux films qu'on peut aisément faire fonctionner en diptyque : *Gadjo Dilo* (1997) et *Transylvania* (2006). Pas seulement parce que les films se déroulent tous deux en Roumanie, mais également par la similitude de leur synopsis : dans les deux cas, un héros ou une héroïne va de France en Roumanie pour y retrouver l'être aimé ; dans les deux cas, le héros ne retrouvera pas l'être aimé mais rencontrera et vivra un nouvel amour ; dans les deux cas le héros sera confronté au multiculturalisme du pays.

Dans *Gadjo Dilo*, Stéphane, un jeune Français, est parti pour retrouver une chanteuse tsigane qu'il connaît seulement par une musique sur une cassette qu'aimait son père désormais décédé. Stéphane s'installe dans un village tsigane kalderash dans lequel il est peu à peu accueilli grâce à un vieil homme qui le traite comme un fils tandis que son propre fils est en prison. Dans le village, Stéphane va tomber amoureux de Sabina, une Kalderash qui parle un petit peu français.

Dans *Transylvania*¹, Zingarina, une occidentale de France recherche le Tsigane musicien qu'elle a rencontré en France et de qui elle est enceinte. Le rôle est joué par l'actrice italienne Asia Argento et son italianité est présente dans la fiction et dans son surnom. Zingarina s'habille comme une Tsigane, si bien qu'elle est prise pour telle. En Transylvanie elle rencontre un usurier allemand d'origine turc qui achète à très bas prix l'or et les trésors lucratifs des pauvres roumains. Là encore, l'identité de l'acteur rejoint celle de la fiction du personnage puisque c'est l'acteur Birol Ünel², Allemand d'origine turque, qui interprète ce rôle. L'un et l'autre vivent dans une itinérance choisie, que soulignent déjà leurs multiples appartenances identitaires.

Les deux héros de *TranSylvania* à Sighet Marmăției

Pourquoi Tony Gatlif choisit-il précisément la Transylvanie pour cadre – au point que le décor donne même son titre au film ? Dans les deux films, il s'agit d'un voyage initiatique où, partis en quête de quelque chose de précis, les personnages trouvent finalement autre chose de plus profond et de plus existentiel, qui modifiera essentiellement leur personne. Pour des raisons à la fois réelles et fantasmatiques, la Transylvanie fonctionne dans l'œuvre de Gatlif comme un lieu de fascination et d'ouverture des possibles : elle est un lieu de libération. Pourquoi fascine-t-elle personnages et spectateurs ? Parce que les éléments libérateurs sont bien réels. La Transylvanie apparaît comme un lieu idéal, sans que le film de Gatlif ne l'idéalise.

I. La Transylvanie de Gatlif est multiculturelle

1. Une Transylvanie historiquement multiculturelle

PAR L'HÉRITAGE de l'Histoire et des changements de frontières nombreux que cette région a connus, La Transylvanie voit cohabiter différentes cultures. Le film *TranSylvania* se passe à Sighet Marmăției, ville qui s'appelle également *Solotvino* en ukrainien, *Máramaros-sziget* en hongrois, *Sihota* en rusyn (ruthène moderne) et Sighet à l'époque soviétique. Dans cette petite ville du Maramureș aujourd'hui roumaine, sise à la frontière avec l'Ukraine, cohabitent des Roumains, des Ukrainiens, des Hongrois, des Sicules³ (hongrois), des Tsiganes (dont un grand nombre se définit administrativement comme hongrois), des Ruthènes, et jadis des Juifs – jusqu'à 45% durant les années 1920⁴, le plus connu d'entre eux étant Elie Wiesel.

Les personnages du film enrichissent ce multilinguisme et ce multilinguisme par le casting des acteurs dont on a vu que les origines culturelles réelles sont intégrées

au synopsis fictionnel. Ainsi entend-on parler dans ce film pas moins de neuf langues différentes : français, roumain, romani, hongrois, italien, anglais, allemand, turc et ukrainien ! Il y a une circulation véritable des idiomes dans le film. Un musicien que rencontre Zingarina et qui a connu Milan, le musicien qu'elle recherche lui dit : « *On est tous de la même famille ici en Transylvanie : un peu roumain, un peu tsigane, un peu hongrois.* » Cette phrase brille par son optimisme, tant cette hybridité⁵ culturelle est une réalité de la Transylvanie, hybridité que néanmoins un grand nombre de ces habitants récusent farouchement et parfois violemment.

2. La dimension documentaire

CE MULTICULTURALISME est également véhiculé par la dimension quasi documentaire du film, par l'impression de rendu ethnographique qu'il donne : on assiste à des scènes de rites et de coutumes locales qui ne sont pas nécessaires au fil narratif. Ainsi l'usurier jette-t-il une poignée de sel derrière son dos quand il prépare la cuisine, selon la coutume roumaine qui y voit une façon de conjurer le mauvais sort diabolique. On voit également une longue scène impressionnante et presque effrayante de carnaval de rue avec masques en bois parmi lesquels l'héroïne s'égaré. Il s'agit sans doute de la fête d'Hérode.



Zingarina égarée dans la foule carnavalesque

La scène participe à la fois d'un ancrage ethnographique et d'une signification symbolique puisque le carnaval, comme l'a montré Bakhtine, permet de renverser les valeurs du monde ordinaire. Ce moment de perte dans lequel se trouve plongée Zingarina pourrait réorienter le fil de sa vie autrement.

3. La patrie des Tsiganes

PARMI TOUTES ces cultures, une est néanmoins plus visible que les autres dans le film, c'est la culture tsigane, et plus précisément la culture tsigane kalde-rash (puisque'il existe de nombreuses cultures tsiganes différentes.). Elle est importante dans *TranSylvania* et au cœur de l'histoire dans *Gadjo Dilo*, dont le titre d'ailleurs est en langue romani et la majorité des dialogues en romanès. Contrairement à la majorité des productions artistiques sur les Tsiganes, c'est ici quelqu'un qui connaît bien ce dont il parle. Le réalisateur, dans un souci d'exactitude, ne cherche pas à idéaliser. D'aucune façon il ne transforme des faits culturels, et au contraire apporte au spectateur un regard qu'il n'a pas habituellement, puisque ce regard précis provient de l'intérieur. À l'égard des Tsiganes, Gatlif explique : « *il y a beaucoup de rejet et de mépris : plus ils sont bas, plus on les écrase, c'est révoltant ! En ce qui concerne mon film, j'ai plutôt voulu montrer à quel point ils ne se mettent jamais à genoux. Ils restent debout et fiers malgré les coups, et c'est pour cela que Zingarina les rejoint : elle est comme eux*⁶. » La bande originale du film *TranSylvania* alimente ce discours, avec d'une part des musiques jouées tsiganes (ou hongroises ou roumaines, il n'est pas toujours possible d'opérer la distinction) chantées en romanès, hongrois et roumain, mais d'autre part la récurrence de la chanson « *Zöld az erdő, zöld a hegy is*⁷ » considérée comme l'une des chansons tsiganes emblématiques et qui souligne le mauvais traitement infligé depuis des siècles à ce peuple.



**En France, personne ne traite
les Tsiganes de voleurs.**

Ironie d'une réplique idéalisant la France, extrait de *Gadjo dilo*

Grâce à la circulation des points de vue, des idiomes et des regards culturels, le film permet des jeux d'ironie ; il permet de brasser certains préjugés pour peut-être les bousculer un peu. La circulation est celle par exemple d'une même chanson qui va être chantée en différentes langues. *TranSylvania* est une cartographie humaine qui ne demande qu'à évoluer, un champ multiculturel qui ne demande qu'à chanter.

4. Une réminiscence autobiographique

DANS CETTE mise en avant voulue par Gatlif d'un multiculturalisme, il y a aussi une réminiscence autobiographique de la part du réalisateur. Gatlif, en effet, a grandi jusqu'à ses douze ans à Alger d'une mère gitane et d'un père kabyle.

L'ensemble de ces données multiculturelles qui cohabitent heureusement dans le film produit un effet fascinant pour le spectateur français, dont le pays d'origine est certainement tout aussi varié culturellement, mais la variété française étant recouverte de la chape d'un républicanisme universalisant.

II. La Transylvanie : Lieu initiatique

1. Géo-possibilité du départ

LA TRANSYLVANIE représente donc pour les protagonistes le lieu des possibles. La région déploie une géo-possibilité de rencontres et de mélanges, elle est un lieu d'ouverture, un lieu initiatique. Elle permet de quitter un monde ancien, une identité paralysante, des repères mortifères. La Transylvanie a pour fonction de permettre à Zingarina de quitter la France et ses vieux oripeaux (et littéralement, Zingarina change de jupe et de chaussures). Elle lui permet aussi de quitter ses habitudes et enfin, encore plus en profondeur, elle lui permet de quitter ses démons intérieurs.

2. Un lieu de transition

DANS LE film de 2006, la Transylvanie revêt la même fonction symbolique que la forêt dans les contes de fées et les légendes médiévales. Si l'on parvient à traverser cet espace-épreuve et à en ressortir sain et sauf, on devient un héros, c'est-à-dire qu'on parviendra à l'accomplissement de soi. C'est ainsi que l'on peut comprendre la remotivation que Gatlif confère au substantif désignant la région, en mettant une majuscule à la forêt latine : *TranSylvania*. La Transylvanie est le lieu initiatique, où l'on franchit les épreuves en traversant la forêt. Plusieurs

scènes montrent qui la femme, qui le couple traversant la forêt. En voiture ou à pied. Et même nus (cf. *illustration*). Dans le froid de l'hiver, les deux héros, Eve et Adam transylvains, se dénudent et courent à travers les bois⁸.



Les deux héros de TranSylvania traversant nus la forêt en hiver

Les traversées se font parmi des arbres qui ne sont pas toujours végétaux, et certaines forêts obscures ressemblent plutôt à d'énormes tubes d'usines de l'époque de Ceaușescu. Et dans cette forêt dépeuplée, Zingarina est guidée non pas par un vieil homme aveugle et sage, mais par un enfant des rues.



Zingarina dans la forêt d'usines

3. Lieu de juxtaposition des contraires

LIEU INITIATIQUE, la Transylvanie juxtapose des éléments antagonistes. Il ne s'agit pas d'une idéalisation où les éléments habituels de conflits parviendraient ici à se résoudre. Non, il s'agit seulement de juxtaposition, parfois joyeuse, parfois étonnante. Ainsi, cohabitent dans le scénario le pragmatisme d'une recherche pour Elle et du commerce pour Lui avec toutes sortes de croyances, de rites et de superstitions irrationnels. Ainsi, durant une longue scène, Zingarina se fait exorciser par de vieux Roumains orthodoxes. Religion et croyances païennes se rejoignent.



Scène rituelle de purification

Mais là où folie et rudesse se rejoignent, où imaginaire de la Transylvanie et son quotidien bien réels s'enchevêtrent, c'est au travers de l'arrière-plan politique du pays qui est très discrètement tracé. Le château de Dracula, dit Tony Gatlif, ce sont les usines de Ceaușescu qui parsèment le paysage. « *Les châteaux de Dracula tels qu'on les connaît dans les livres d'images ont été remplacés par les usines abandonnées par le communisme, et personnellement, cela me fait bien plus peur que Dracula!* » C'est aussi la pauvreté de tout le personnel du film (pas seulement des Tsiganes) qui rappelle la réalité sociale.

Conclusion : la Trans-Sylvanie

DANS LE film de Gatlif de 2006, la Transylvanie est à la fois le titre du film, le lieu de l'action et le personnage principal. Le toponyme *Transylvania*, et au-delà de lui le lieu, servent d'embrasseur de désirs et de libération. Ainsi la *Trans-Sylvania* est-elle ce lieu privilégié, réel et magique, qui permet de transgresser, de passer par delà une vie initialement bridante. Et pourquoi pas, si l'on joue avec les mots et qu'on se fie à différents moments du film, un lieu qui permet d'expérimenter des moments de *transe*. Cette traversée permet d'aller vers l'inconnu, vers la liberté, c'est-à-dire vers la possibilité de se perdre. C'est sur cette idée d'infinitude ambivalente que se termine le film – à un croisement de routes enneigées où il faudra prendre une direction sans bien savoir pourtant où elle mènera.

La fin du film: à la croisée des routes



Notes

1. On commentera plus loin la double majuscule.
2. Que le grand public avait découvert grâce au film *Head On (Gegen die Wand, 2004)* de Fatih Akin.
3. Pour une brève introduction en français sur les Sicules, voir le texte d'András Kányádi « Csíkszereda/ Miercurea Ciuc en pays sicule : une coexistence cahin-caha », dans *Cultures d'Europe centrale*, D. Bechtel, X. Galmiche, C. Kovacs-hazy (éd.), Paris, n° 7, p. 167-184.
4. Varga E. Árpád, *Máramaros megye településeinek etnikai (anyanyelvi/nemzetiségi) adatai*, <http://www.kia.hu/konyvtar/erdely/erd2002/mmetn02.pdf> (page 3).
5. Au sens non connoté où l'entend Homi K. Bhabha.
6. Interview avec Tony Gatlif : <http://www.excessif.com/cinema/actu-cinema/news-dossier/interview-tony-gatlif-transylvania-page-2-5008844-760.html#>
7. « Verte est la forêt, verte est la montagne aussi ». La chanson est chantée en hongrois par la célèbre chanteuse hongroise Bea Pálya. C'est elle aussi qui apparaît dans le film en chantant « *Töhiki töhiki* ».
8. Ce qui n'est pas sans rappeler l'esthétique des films de Miklós Jancsó que Gatlif a pu voir durant les années 1970 à Paris au moment de l'engouement de la Cinémathèque pour ce réalisateur.
9. Interview avec Tony Gatlif : <http://www.excessif.com/cinema/actu-cinema/news-dossier/interview-tony-gatlif-transylvania-page-2-5008844-760.html#>

Abstract

La Transylvanie de Tony Gatlif

In his 2006 movie, *Transylvania*, the French director Tony Gatlif presents a both geographical and symbolical Transylvania, real and magic. Transylvania is a crossing place for who knows to cross the wood. Gatlif changes the etymology and toponymy and he marks many times in his movie the different stages of the crossing of obscure places, crossing that will permit the two protagonists to advance in their relationship. Their story takes place in a multicultural environment, a special attention being given to the « gipsy » culture that brings more freedom despite the daily discriminations.

Keywords

Transylvanie, Tony Gatlif, *TranSylvania*, multiculturalisme, Tsiganes, Roms, Sighet Marmației.

